

Frank Schildiner : *La Diplomatie des Vampires*

Paris et Nouvelle Orléans, 1803

Ce vampire était de toute évidence un imbécile. Chaque soir, il surgissait au milieu de la foule, son visage blême et ses gestes saccadés le désignant comme appartenant aux non-morts. Ce fut ainsi, chaque soir, jusqu'à ce fameux bal des diplomates.

Le bal des diplomates était un événement mondain d'une importance toute relative, mais les invités étaient triés sur le volet. Les plus importants étaient des hauts dignitaires français, espagnols ou américains, mais on y voyait également de riches propriétaires de Louisiane, de Saint-Louis, qui arboraient des tenues somptueuses, bien plus élégantes que celles que portaient les fonctionnaires du gouvernement.

Pas étonnant que Bonaparte m'ait demandé d'être là, songea Jean-Pierre Séverin.

Il poussa un soupir et le souvenir de sa récente rencontre avec le nouveau maître de la France lui revint en mémoire.

Le Premier Consul était un homme particulièrement sûr de lui. Debout dans son immense bureau, revêtu d'un simple uniforme militaire, il donnait une impression de calme et de maîtrise de soi : d'un geste, il intima aux personnes présentes de quitter la pièce et tous sortirent sans rechigner, le dernier fermant derrière lui les portes capitonnées sans oser jeter un regard en arrière. Jean-Pierre Séverin, assis dans un fauteuil, resta seul face à Bonaparte qui le regarda fixement.

— Maître, lui dit-il, ou bien préférez-vous que je vous appelle Citoyen Directeur de la Morgue de Paris ?

Jean-Pierre Séverin, récemment promu à ce poste, haussa les épaules d'un air indifférent. C'était un homme de haute taille, aux épaules larges et aux cheveux grisonnants qui surmontaient un visage au teint plombé. On eût dit un vieil ecclésiastique, plein de gravité et de componction.

— C'est sans importance, Sire, fit-il. Appelez-moi comme il vous plaira.

Bonaparte fronça les sourcils : c'était la deuxième fois, depuis qu'il avait pénétré dans ce bureau, que Séverin utilisait ce titre royal pour s'adresser à lui. Et les deux fois, il n'y avait dans sa voix et dans son ton aucune ironie. Il paraissait très sérieux.

Le Premier Consul prit un papier qui traînait sur son bureau.

— Maître, reprit-il, vous êtes, m'a-t-on dit, un expert en ce qui concerne les créatures de la nuit connues sous le nom de « vampires ».

Le directeur de la morgue hocha lentement la tête et répondit :

— Autant qu'on peut l'être dans une telle spécialité, je suppose.

— Si je vous apprenais que trois fonctionnaires français sont morts en service aux Amériques, en Louisiane précisément, et morts à cause de morsures de vampires, qu'en diriez-vous ? demanda Bonaparte.

— Je dirais que c'est une chose bien étrange. Les vampires sont rarement aussi directs dans leurs attaques. La plupart du temps, ils considèrent les humains comme une substance nourrissante ou comme des importuns dont ils doivent se débarrasser. Le plus souvent, ils réagissent contre ceux qui pénètrent sur leur territoire.

D'un geste sec, Bonaparte plaqua sur son bureau la feuille qu'il tenait entre ses mains et, un sourire glacé sur les lèvres, s'exclama :

— C'est exactement ce que je pensais ! Nous ne pouvons tolérer des attaques de ce genre contre la souveraineté française. Nos ambassadeurs doivent pouvoir se rendre en toute tranquillité dans le territoire que nous sommes en train de céder aux États-Unis afin d'y achever les dernières formalités de transfert.

Si ces créatures maudites envisagent de perturber les ultimes mises au point, vous devez immédiatement partir pour la Louisiane, Séverin, et, en notre nom, empêcher toute intervention de leur part. Que ces monstres soient un problème pour Jefferson...

Il eut un geste large qui traduisait son indifférence à l'égard de ce qui pouvait se passer une fois que la cession aurait été menée à bien.

Ce jour-là, il a utilisé le nous de majesté, songea Séverin.

Cependant le vampire avait de nouveau disparu au milieu de la foule. Séverin regarda autour de lui et il eut vite fait de le retrouver ; la créature avait un air stupide et se tenait debout, au milieu d'un large cercle de pénombre. Séverin put distinguer les élégants vêtements que portait le vampire, ses longues mains aux ongles translucides et acérés, sa longue chevelure blonde et bouclée dominant un visage d'une blancheur d'albâtre. Sa bouche dédaigneuse masquait à peine deux canines dont on devinait la pointe effilée.

Le directeur de la morgue s'avança vers la créature en souriant :

— *C'est vraiment du n'importe quoi, vampire*, murmura-t-il en s'approchant de lui.

Le vampire le regarda et son visage se tordit en une expression de fureur démoniaque. Ses longues canines sortirent totalement de sa bouche largement ouverte, et ses yeux ne furent plus bientôt que deux fentes cruelles. Il rejeta vivement la tête en arrière et, pareil à un cobra prêt à mordre, se mit en position d'attaque.

Soudain, surgissant de nulle part, une main apparut et se posa sur l'épaule du vampire en furie, une main dont les extrémités étaient pourvues de griffes acérées et translucides. Un autre non-mort venait d'apparaître, sa chevelure brune se déployant dans la nuit tandis qu'il se précipitait au secours de son frère.

Il était également assez beau, son visage blafard aux pommettes saillantes surmonté d'abondants cheveux noirs. Il avait une expression sérieuse, celle d'un homme cultivé, et son visage fin et soigné rappelait à Séverin les aristocrates qui avaient péri sur l'échafaud pendant la Terreur.

Il murmura quelque chose à l'oreille de son frère qui le repoussa sèchement. Ils échangèrent de nouveau quelques mots, et la créature aux cheveux blonds se figea et parut soudain plus calme.

Tous deux, d'une démarche ondoyante et sinueuse, s'approchèrent de concert de Jean-Pierre Séverin. Tout en marchant, ils bavardaient en s'efforçant de maintenir leurs lèvres étroitement serrées afin de dérober aux regards leurs longues dents pointues.

Ils n'étaient pas précisément beaux, ces deux vampires, non ; on aurait pu plutôt les qualifier de « mignons ». Leurs membres graciles, leurs jointures déliées et leur visage aux traits fins avaient le charme un peu décadent des membres de l'ancienne noblesse. Séverin, du même œil expert que l'on prend pour examiner une œuvre d'art, détaillait ce qui avait dû être leur perfection humaine.

— Qui êtes-vous ? demanda le vampire blond d'un ton de voix un peu suranné.

Séverin haussa un sourcil et son visage austère prit une expression ironique.

— Pardonnez-moi, dit-il, mais vu nos âges respectifs, il me semble que c'est vous qui devriez vous présenter les premiers.

La créature aux cheveux blonds lui lança un regard meurtrier, mais l'autre s'avança et inclina légèrement la tête.

— Vous avez tout à fait raison, monsieur.

Il désigna son compagnon :

— Voici mon... ami..., Lestat de Lioncourt, et je suis Louis de Pointe du Lac. À qui avons-nous l'honneur ?

— Je me nomme Jean-Pierre Séverin, je suis au service du Premier Consul et agent de la République ; j'ai été envoyé ici pour aider aux dernières formalités en vue du transfert de souveraineté sur la Louisiane aux États-Unis d'Amérique, déclara-t-il.

Il regarda fixement le vampire qui répondait au nom de Lestat.

— Est-ce vous qui avez tué les trois agents français ?

Lestat fit une moue méprisante et ses yeux pâles roulèrent dans leurs orbites.

— Qui êtes-vous donc pour oser ainsi m’interroger ?

— Ah, c’est donc bien ce que je pensais, dit Séverin.

De l’extrémité de son gant, il lança un soufflet sur la joue du vampire.

Lestat resta un moment interdit. Il s’avança en caressant sa joue. Puis il éclata de rire et se mit à crier, d’une voix éraillée et démente :

— Vous osez me provoquer ? Vous ? Savez-vous bien qui je suis ?

— Oh ! Je le sais parfaitement. Vous êtes tous deux des vampires, vous ne craignez ni la croix ni les symboles sacrés, mais la lumière du soleil vous ferait tomber en cendres comme du bois mort brûlant dans une cheminée. Comme la plupart des non-morts, vous êtes plutôt forts, rapides, mais aussi arrogants et de fieffés imbéciles. Vu la manière dont vous vous comportez, je pense que vous êtes originaires de familles aristocratiques et que vous êtes vampires depuis un peu moins de cent ans. Vous fais-je injure en disant cela, monsieur Lestat de Lioncourt ?

La grimace méprisante qui déformait le visage de Lestat disparut pour laisser place à une expression de colère. Tandis que Séverin lui parlait, ses yeux gris pâle s’étaient assombris et son front s’était barré d’un pli rageur.

— Qui êtes-vous donc ? répéta-t-il.

Jean-Pierre Séverin haussa lentement les épaules avec une nonchalance typiquement française et répliqua :

— Mon nom, vous le connaissez déjà, ainsi que mon rôle au sein de la délégation de mon pays. Accessoirement, sachez aussi que je me consacre à l’étude de votre race. Bien, nous nous sommes tout dit, je crois... À présent, convenons d’un lieu de rendez-vous, demain soir, au coucher du soleil. Je fournirai les armes pour le duel.

Les deux vampires parurent quelque peu déroutés et Lestat émit à nouveau un petit rire.

— Oui, parfait. Louis va vous indiquer un parc que nous connaissons. C’est là que je vous taillerai en pièces, méprisable mortel !

Séverin haussa à nouveau les épaules, son visage énergique ne trahissant ni colère ni intérêt pour les fanfaronnades du vampire.

— L’avenir nous le dira et....nous le saurons demain, à la tombée de la nuit.